

FRANCK COURTÈS

**À PIED
D'ŒUVRE**

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

AUTORISATION DE PRATIQUER LA COURSE À PIED, nouvelles,
JC Lattès, 2013. (Prix SGDL du premier recueil de nouvelles.)

TOUTE RESSEMBLANCE AVEC LE PÈRE, roman, JC Lattès, 2014.

SUR UNE MAJEURE PARTIE DE LA FRANCE, roman, JC Lattès, 2016.

LA DERNIÈRE PHOTO, récit, JC Lattès, 2018.

LES LIENS SACRÉS DU MARIAGE, nouvelles, Gallimard, 2022.

À PIED D'ŒUVRE

FRANCK COURTÈS

À PIED D'ŒUVRE

nrf

GALLIMARD

Pour Laetitia

- Tu n'as pas de métier?
- Non.
- Tu pourrais apprendre. Maçon,
c'est mieux que manœuvre.
- Oui, peut-être... Mais...

Thierry METZ,
Le Journal d'un manœuvre

*En tout cas,
ne viens pas te plaindre*

Pour le dire en deux mots : j'ai cessé mon activité de photographe pour devenir écrivain. Rester écrivain a été une autre histoire.

Mon premier livre m'a valu un petit succès, puis, alors même que je me sentais progresser, j'ai vu autour de moi s'éteindre l'enthousiasme.

Le métier d'écrivain consiste à entretenir un feu qui ne demande qu'à s'éteindre. Un feu dans la neige. Il faudrait prévenir, mettre un panneau. Cela exige une grande volonté. Achever un texte ne veut pas dire être publié, être publié ne veut pas dire être lu, être lu ne veut pas dire être aimé, être aimé ne veut pas dire avoir du succès, avoir du succès n'augure aucune fortune.

Le succès d'estime, le plus fréquent de tous, ne suffit pas à faire vivre un auteur. Nos bas de laine ne s'emplissent que d'espoir. Sauf exception et comme dans toutes les industries artistiques, les ventes tiennent moins au talent des auteurs qu'à celui de leurs attachés de presse, moins à la qualité de l'œuvre qu'à l'ambition commerciale des éditeurs. Au contraire du sport où seuls les meilleurs, désignés

objectivement par la mesure mathématique de leur performance, montent sur le podium.

Pour autant, les écrivains sont inaccessibles au découragement. Leur prodigalité et leur très grand nombre attestent d'une inépuisable espérance. Beaucoup d'entre eux, comme je le fais en ce moment, jettent leurs dernières forces dans l'aventure. Ils rampent par légions entières sur les chemins du succès, à plat ventre bien souvent, vers l'horizon incertain de la réussite, ensorcelés par le son frémissant des lauriers, comme les limaces par l'odeur des salades.

J'ai tenu mon rang d'artiste-auteur-photographe durant vingt-six ans. Depuis que la photographie s'est invitée partout, dans le moindre recoin de nos vies, son goût m'en est passé. Un peu comme celui du saumon depuis qu'on le trouve en supermarché. Incapable de renouveler mon inspiration, je m'appliquais à reproduire des images que j'avais déjà produites, comme on reproduit de vieilles recettes de cuisine. J'étais devenu ce magicien fatigué qui épuise jusqu'à la corde ses meilleurs tours de magie.

J'ai longtemps attendu avant d'en finir avec la photographie, pour bien m'assurer que ma déception n'était pas une simple humeur passagère. Je craignais, en l'abandonnant trop tôt, que m'assailent plus tard des regrets. J'ai attendu que les commandes se tarissent pour donner à ma déroute l'éclat de l'abandon. Tel l'orgueilleux qui prétend quitter un conjoint qui ne le désire plus depuis longtemps.

On ne peut s'empêcher d'éprouver de la rancune envers un métier que l'on a tant aimé, que l'on a souhaité différent de tous les autres et qui se révèle soumis au même marchandage qu'une halle aux poissons et à une trivialité dont on le croyait épargné.

Le plaisir de mobiliser de la sensibilité, de l'intelligence, un regard, se voyait engourdi par la répétition du procédé, littéralement rabougri. Au trois millièmes portrait de star, à moins qu'il ne s'agisse du millième reportage à l'étranger où mon œil devenu stupide s'échinait à éclairer le public de ma supposée vision des choses, en partie téléguidée par des rédactions elles-mêmes au service d'actionnaires comptables, je me suis enfui en littérature.

Mon premier à-valoir littéraire, de quatre mille euros bruts, a partagé mes sentiments. La somme était belle mais insuffisante pour entreprendre deux années supplémentaires d'écriture. Cependant rien ne pouvait altérer une passion artistique, avec laquelle j'avais flirté à mes débuts de photographe, et qui se réveillait intacte à présent dans la littérature.

Chaque matinée de ma semaine est consacrée à l'écriture d'un livre en cours. Tout commence par un silence à bâtir. Puis trois ou quatre heures filent sans que je me rende compte du temps qui passe. Je m'oublie, hypnotisé par des scènes que je crois vivre moi-même, des scandales, des dialogues. Tout ce faux devra rendre le son du vrai. Enfermé chez moi, je visite cent dehors.

La littérature confisque chaque matinée, la moitié de ma vie. J'en sors étourdi, à midi. On irait bien se recoucher après un tel travail. L'impression que l'on a du monde à ce moment, c'est de s'en être un instant échappé.

Comme une séance de sport, l'effet euphorisant de trois pages écrites le matin suffit pour éloigner les soucis et qu'aucune dureté, aucune humiliation n'attente entièrement au moral pour le reste de la journée.

Le désintéressement financier des écrivains relègue la littérature française au domaine de l'amateurisme. C'est peut-être tout son charme.

Photographe, je gagnais environ trois mille euros par mois, certaines années huit mille. Je ne gagne plus depuis des mois que deux cent cinquante euros de droits d'auteur. C'est au moment où j'ai épuisé mes économies sans espoir immédiat de les renouveler que j'ai pris conscience que je devenais pauvre. Deux ou trois cents euros par mois, ce n'est pas la misère, néanmoins on commence à en avoir une vue bien dégagée.

Une tranquillité nouvelle s'abat sur mes journées : plus de rendez-vous, plus d'appels téléphoniques. Un parfum d'abandon, agréable par moments, flotte autour de moi. Je ne suis, hélas, plus autorisé à participer à ce qu'il est convenu d'appeler une vie ordinaire. Je peux encore me tirer d'affaire, mais la tâche n'est pas simple. Les entraves sont sans fin. Dans cet isolement inédit, je tâtonne un peu.

Je quitte mon appartement de cent quarante mètres carrés à Belleville pour un studio prêté par ma mère, acheté il y a longtemps, à la mort de mon père, pour y loger des amis de passage. Cette chambre meublée du rez-de-chaussée d'un bel immeuble manque de lumière mais se situe dans un quartier agréable. J'y pose mes cartons et mes valises sans plaisir. Ces studios et chambres de bonne en ville ont ceci de triste qu'ils gardent en leurs murs les traces d'existences modestes du passé. En m'y installant, je me dis : « C'est mon tour. »

Aux yeux de ma famille, mon installation dans ce studio *pour les amis de passage* atteste de mon échec. On n'a pas idée de se laisser aller ainsi. Surtout lorsque, comme moi, on a encore en partie la responsabilité financière de

deux grands adolescents. Ma femme est partie vivre en Amérique avec eux. Ma sœur porte sur moi un jugement sévère, c'est une femme d'opinions. Celle qu'elle a de moi et sur ce qu'elle appelle un choix égoïste m'accable. À l'angoisse d'avoir perdu à peu près tous mes moyens s'ajoute la perte des soutiens moraux. Ma mère se veut neutre mais dans sa voix perce l'inquiétude qu'une franche réprobation ne rendrait pas moins rassurante.

On refuse de compatir. Ma sœur oppose à mon sort la *vraie* pauvreté, celle des gens de la rue en Inde, des mendiants de Mexico qui, eux, n'ont pas eu le choix. Me vient à l'esprit cette remarque d'Aldous Huxley : « Le contraire d'une chose n'est pas son contraire, mais cette même chose, affectée de l'adjectif vrai : le vrai patriotisme, le vrai christianisme, le vrai socialisme. » La vraie pauvreté, j'en suis loin. Ça arrange bien du monde qu'à la pauvreté en France ne s'oppose pas la richesse de ses bourgeois mais une autre pauvreté plus vraie, étrangère, exotique et ô combien plus tragique. Il est impensable pour ma famille que je me retrouve dans cette situation autrement que par une volonté assumée.

En présence de n'importe quel membre de cette famille, j'ai l'impression d'être l'enfant qui n'a pas grandi, le gosse qu'on aime bien mais à qui on ne fait pas entièrement confiance, à qui il faut encore dire de ranger sa chambre. Aujourd'hui c'est ma vie qu'on aimerait me voir ranger.

En quittant la photographie, je quitte un système économique avantageux, et aux yeux de ceux que ce même système favorise, cela confine au sacrilège. En regard d'un tel péché, le châtement, mon indigence, leur semble légitime.

Je ne peux tirer parti des conseils m'exhortant à reconsidérer mon avenir, des leçons de savoir-vivre données

par des gens dont j'estime, en mon for intérieur, que précisément ils ne vivent pas heureux.

Après la photographie, on attendait de moi que je me tourne vers un métier plus pérenne, moins incertain, à l'opposé de la littérature. Pour beaucoup, la vie est faite de choix et de décisions. Ces capitaines d'eux-mêmes ne dérivent pas, ne sont jamais naufragés, restent sourds aux chants des sirènes, et par-dessus tout ne s'aventurent jamais dans les eaux froides des pôles artistiques. Depuis l'enfance, ils passent avec satisfaction dans la classe supérieure, l'œil rivé sur leur viseur social. Mariage, épargne, retraite. Le tiercé gagnant. Moi qui ne prenais plaisir depuis tout petit qu'à écrire des histoires et dessiner tout ce qui me tombait sous les yeux, j'aurais volontiers arrêté mes études pour me lancer dans une carrière artistique à la fin de mes deux années de maternelle.

— En tout cas, ne viens pas te plaindre, me dit ma sœur. Si quelqu'un doit se plaindre, ce sont tes enfants qui ne pourront pas compter sur toi quand ils en auront besoin ! Tu y as pensé ? Ça va payer leurs études un père écrivain ? Tu espères quoi, un prix Goncourt ?

Un père écrivain. J'aurais aimé avoir un père écrivain, justement, au lieu du mien, cet homme frustré, empêché huit heures par jour, attaché au bureau puis au canapé du salon, silencieux, résigné. Un père qui m'achetait nombre de jouets et de jeux auxquels nous ne jouions jamais ensemble, faute de temps.

Je suis dangereux, moi, pas loin de l'ogre. Je sacrifie mes enfants comme le reste. Je finirai seul, vieux et malade, ils se pencheront sur mon lit : « On fait moins le malin, maintenant ! »

Si on ne conteste pas mon tempérament artistique, on m'en veut de m'y adonner entièrement, comme s'il se fût agi chez moi non d'un métier mais d'un vice. Pour beaucoup de monde, un artiste ne le devient vraiment que lorsque le commerce de son art atteint une rentabilité socialement acceptable, un revenu équivalent ou supérieur à un SMIC. Montant en deçà duquel il reste un dilettante, c'est-à-dire quelqu'un de pas sérieux, vaguement prétentieux, un jean-foutre.

Je ne suis pas de ces hommes qui vont souvent au théâtre, au cinéma, voir des expositions. Je suis contaminé par l'amour de l'art de l'intérieur. J'aime moins en consommer qu'en produire. Naufragé sur une île déserte, je sculpterais mes noix de coco au lieu de les manger.

Je donnerais cher pour ne pas être artiste.

À l'âge où les hommes font leur entrée dans la partie la plus apaisée de leur vie, je fais la mienne dans la plus éprouvante. Au lieu de jouir enfin du confort accumulé par une vie de labeur et une existence accomplie, à l'heure des sièges en cuir d'une berline ou de l'écran géant d'une nouvelle télévision, je me trouve démuné, mon quotidien chamboulé jusqu'au plus profond de mon intimité. Ma mère était loin d'imaginer ça, avec les heures de soutien en mathématiques qu'elle me faisait prendre, mon abonnement à *Okapi*, les religieuses au chocolat tous les mercredis, ce goût qu'on me donnait du confort.

La nature est bien faite, la stupeur ne dure jamais. La résignation lui emboîte le pas en un manège très bien huilé. L'esprit rectifie de lui-même la taille des désirs, ainsi qu'il le fait lorsqu'il doit, après un accident, habituer le corps à un handicap.

Je réussis sans mal à diminuer mes dépenses en réduisant ma consommation de chauffage, de nourriture, de vêtements, de déplacements, de loisirs. Il est devenu inutile de me demander mon opinion sur un livre récent, je n'en achète plus. Je ne mets plus les pieds au cinéma. Je suis devenu un de ces dix millions de Français pauvres.

Je ne sais pas grand-chose de ces gens, ne connaissant des pauvres que ceux qui ont su donner à leur malheur l'éclat du crime, ces pauvres des faits divers, à la violence télégénique, les émeutiers, les voleurs, les assassins. Des millions d'autres, je ne sais de leur vie que ce que j'entends dire.

Ma panade me semble si invraisemblable que je mets plusieurs mois avant de vraiment m'en inquiéter. En moi vit l'espoir que la chance va finir par se manifester. Un retournement de situation va me sortir d'affaire.

Un jour que, encouragé par un ami, j'essaye de me remettre un peu à la photographie, dans le but de vivre de quelques commandes mensuelles, je suis pris de nausées, un poids contracte mon thorax, je suis en proie à une crise d'angoisse. Quand je la remonte, le bruit de la manivelle du Rolleiflex me bouleverse. Tant de souvenirs, tant d'espoirs sont accrochés à ce délicat frottement, pourtant je ne m'émeus plus du résultat. Je replace mon appareil dans le petit logement ouaté de mon sac de reportage, le sac dans le bas de l'armoire, derrière les chaussures, juste à côté de l'aspirateur. Il s'y trouve toujours.

Il est certains courants qu'on ne remonte pas.

Il m'apparaît que devenir pauvre ne consiste pas à vivre plus simplement. Au contraire, la pauvreté complique singulièrement ma vie. Celle-ci se voit soumise à mille économies, mille mesquineries. Du papier de toilette duquel je

n'ôte plus qu'une feuille à la fois, à la température de mon logement que j'essaye d'abaisser au minimum, moyennant une courte séance de gymnastique toutes les deux heures afin de me réchauffer. On trouve toujours quelque chose à sacrifier quand on doit vivre avec peu.

Quand ma mère me rend visite, elle ne reste jamais longtemps. Le froid du studio et la pâleur de son fils lui rappellent trop son enfance en partie gâchée par la Seconde Guerre mondiale et ses restrictions. Elle m'observe avec au visage la désolation de l'artisan devant une pièce défectueuse, une porte qui ferme mal, se demandant quelle erreur il a bien pu commettre dans ses calculs. Elle balaye la pièce du regard. Il règne dans ce studio, simple renforcement de l'immeuble, une vie austère. L'hiver, je ne quitte plus ma doudoune et je n'allume pas les lampes la journée malgré la pénombre. Me manque cependant moins la luminosité elle-même que l'impression de vie qu'une simple ampoule allumée procure.

Des deux silhouettes assises face à face autour d'un café déjà tiède, c'est moi, recouvert d'un châle, la tête rentrée dans les épaules, qui ressemble le plus à une vieille femme.

J'ai vendu tout ce que je ne pouvais plus ni entretenir ni assurer, à commencer par ma moto, ma montre, celle de mon père, les trois quarts de ma garde-robe, des livres.

Je donne le change grâce aux habits de marque dont je ne me suis pas encore séparé. Je redoute autant le mépris des gens que leur pitié. En apparence, rien dans mon attitude ou ma mise n'a changé. Pourtant, la crainte de les rejoindre me fait regarder d'un œil nouveau les mendiants dans la rue.

Le premier à s'apercevoir d'un changement est le patron du bistrot où j'ai mes habitudes, depuis que j'en fais

FRANCK COURTÈS

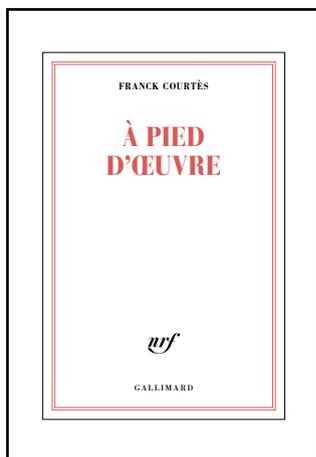
À pied d'œuvre

« Entre mon métier d'écrivain et celui de manœuvre, je ne suis socialement plus rien de précis. Je suis à la misère ce que cinq heures du soir en hiver sont à l'obscurité : il fait noir mais ce n'est pas encore la nuit. »

Voici l'histoire vraie d'un photographe à succès qui abandonne tout pour se consacrer à l'écriture, et découvre la pauvreté. Récit radical où se mêlent lucidité et auto-dérision, *À pied d'œuvre* est le livre d'un homme prêt à payer sa liberté au prix fort.

Franck Courtès fut photographe pendant vingt ans. Romancier et nouvelliste, il est notamment l'auteur aux Éditions Gallimard des Liens sacrés du mariage (2022).

nrf



À pied d'œuvre
Franck Courtès

Cette édition électronique du livre
À pied d'œuvre de Franck Courtès
a été réalisée le 30 mai 2023
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782073024916 - Numéro d'édition : 597259)
Code Sodis : U57182 - ISBN : 9782073024923
Numéro d'édition : 597260